

Les identités urbaines

In:

Cultures, sous-cultures et déviances

Convention romande de 3e cycle de sociologie

2e session

Bulle, 24-26 novembre 1993.

Avec Michel Bassand.

La recherche que nous présentons dans les grandes lignes ici prend sa place dans le thème "Culture, sous-culture et déviance" dans la mesure où l'étude des identités urbaines et de leur dynamique participe grandement à cerner le terme "culture", en mettant en valeur la dimension spatiale de l'identité collective. Nous nous situons donc dans une partie "main stream" de la dynamique culturelle, celle qui ne se voit généralement pas du fait de sa centralité, du fait que ses éléments constitutifs sont en tout un chacun à des degrés divers. Si nous percevons facilement ce qui nous distingue des autres, il est généralement plus difficile de discerner ce qui nous assemble. Et ce n'est qu'en changeant de lieu que l'on se rend compte que ce qui, ici, est normal ou central (comme par exemple un accent) peut être, ailleurs, déviant.

Une écologie mentale du développement urbain

L'identité d'une ville, d'une région urbaine, qu'est-ce que c'est, et pourquoi en tenter l'analyse? La nature paradoxale du concept d'identité urbaine en rend l'étude extrêmement difficile. Elle apparaît tantôt comme une évidence incontournable de la réalité urbaine et sociale, aussi dure que le roc, tantôt comme une chimère dépourvue de toute

matérialité, comme une légende collective à laquelle chacun pense pouvoir échapper aujourd'hui. Elle est aussi superficielle que les inscriptions apposées par les administrations sur les cartes d'identité des individus ou que la question "vous êtes d'où?" lors de la rencontre fortuite d'un inconnu, mais elle est aussi profonde que l'inconscient qui, à tout moment, exprime sa somme d'expériences et de souvenirs du vécu par toute une série de comportements spécifiques - ne serait-ce qu'un accent -, d'opinions, d'attitudes, de valeurs et de représentations. Ambiguë, elle est également politiquement suspecte puisqu'elle sert d'arme idéologique à des mouvements politiques "de droite" comme "de gauche". Tantôt elle est un frein, tantôt elle est un accélérateur de l'histoire, selon qu'elle est perçue comme un stigmate empêchant l'accès à la modernité ou brandie comme l'emblème d'un avenir plus harmonieux.

Ambiguë et paradoxale, la réalité du facteur identitaire s'impose par son omniprésence, silencieuse lorsque les choses vont bien et bruyante lors des crises. Elle est à la fois surface et profondeur, périphérie et centre de l'être, individuelle et collective. Elle traverse l'ensemble d'une population tout en s'attachant à elle autant que les individus s'y attachent pour se reconnaître tout en se différenciant. Elle est invisible, et pourtant c'est elle qui guide le tracé des routes, inspire en partie la main de l'architecte et suggère les décisions politiques touchant à l'aménagement du territoire et à l'urbanisme. Ces actions, à leur tour, vont transformer les éléments spatiaux qui servent de support à la cristallisation des identités. Elle est le parpaing qui soude les briques de l'édifice social, elle est le lien qui relie l'individu tant à sa collectivité, à son territoire qu'à ses groupes d'appartenance, elle est comme l'électricité dans un ordinateur: sans elle, l'édifice n'est pas viable. En ce sens elle est bien plus que "l'âme" d'une collectivité, puisque

c'est elle qui anime le plus profond de la vie d'un groupe en lui donnant *son sens*.

La difficulté d'une définition positive de l'identité urbaine provient principalement du fait que le concept d'identité est issu du champ de la psychologie et s'est appliqué en premier lieu à l'individu. L'idée de "l'identité urbaine" devient opérationnelle à partir du moment où l'on considère une collectivité urbaine comme un acteur social. Et si les travaux d'E. Durkheim sur le suicide tendent à montrer qu'à l'anomie correspond une absence de normes donnant sens à l'action individuelle - c'est-à-dire aussi une absence d'identité, faite d'une conscience claire de son origine, de son lien social présent et de ses aspirations quant à l'avenir. Nous dirons qu'il en va de même pour les collectivités urbaines.

Ainsi, l'identité urbaine peut se définir comme *le processus d'agencement et de structuration de l'ensemble des représentations que les différents groupes sociaux internes et externes d'une ville se font d'elle, de son passé, de son présent et de son avenir, et ceci à un moment donné de l'histoire*. J.-W. Lapierre complète cette définition en l'éclairant sur certains points: pour lui, l'identité désigne "non seulement ce qui fait l'identité d'un groupe, sa différence par rapport à d'autres groupes, un ensemble singulier de caractères propres, qui signifie, symbolise cette unité et cette différence, mais aussi la permanence de ce groupe dans le temps, à travers l'histoire, malgré tous les changements qui l'ont affecté. L'identité collective renvoie aux images par lesquelles le groupe se reconnaît un passé commun, le remémore, le commémore, l'interprète et le ré-interprète" .

L'intérêt de comprendre ces processus d'identifications collectives et de préciser les spécificités de chaque région urbaine s'impose à l'heure de l'unification socio-économique de l'Europe. La constitution de réseaux de

villes européennes va probablement largement dépendre du dynamisme de ces villes et de leur capacité à réactualiser leur identité urbaine dans le nouveau contexte politique et économique qui prend son essor. Mais on ne s'improvise pas ville internationale du jour au lendemain, on ne s'invente pas n'importe quelle spécialité de toutes pièces pour se rendre attractif aux yeux des entreprises ou des diverses organisations d'intérêt public. Comme pour la publicité, le contenu du message doit nécessairement s'appuyer sur la nature de l'objet à vendre tout en la révélant. Il en va certainement de même pour les villes qui sont ainsi contraintes de tenir compte de leur identité propre comme point d'appui nécessaire non seulement pour le renforcement, le développement ou l'adaptation de leur attractivité et de leur vie économique et sociale, mais aussi pour le maintien de leur cohésion sociale, indépendamment du problème de savoir s'il y a unité ou diversité de cette ou de ces identité(s) urbaine(s).

Une sérieuse prise en compte du facteur identitaire par les décideurs est dès lors nécessaire à l'élaboration de tout projet à long terme. Le développement de transports et de voies de communication rapides et efficaces - chemins de fer, aéroport, autoroutes, etc. - est à cet égard crucial dans la constitution des réseaux de villes à venir; de ces décisions dépend largement le gain ou la perte de centralité de certaines villes. Mais encore faut-il que ces décideurs aient eux-mêmes une conscience claire de ces éléments identitaires afin d'être en mesure de donner une direction et un sens à ces développements; sans identité clairement vécue et affirmée, il est difficile de savoir comment se développer, avec qui faire alliance, et avec qui nouer des liens de complémentarité. Une ville sans conscience de son identité est comme un voilier sans vent, c'est-à-dire ingouvernable, et devient le jeu de forces sur lesquelles elle n'a aucune prise.

Dès lors, un travail d'étude, d'analyse et de mise à jour des identités des collectivités urbaines, outre qu'il contribue à fournir une clé d'interprétation de divers comportements et pratiques des acteurs politiques et sociaux, offre surtout la possibilité aux élites dirigeantes d'agir en fonction de ce que nous avons nommé une certaine "écologie mentale".

Approche de l'identité urbaine

Nous avons choisi Genève et Lausanne pour développer cette problématique. Le caractère transfrontalier tant national que cantonal de la région urbaine genevoise est à cet égard particulièrement intéressant. La comparaison avec Lausanne est d'autant plus pertinente vu la proximité des deux villes et leur taille (en nombre d'habitants) tout à fait comparable.

Pour rendre compte de ces identités urbaines, nous avons choisi d'effectuer des entretiens en profondeur, sur la base d'un guide d'entretien, auprès de quarante-cinq personnalités (20 lausannoises et 25 genevoises) que nous avons définies comme étant des "fiseurs d'identité", c'est-à-dire des personnes occupant des positions-clé dans quatre domaines de la vie politique et culturelle. Nous avons estimé que ces quatre secteurs devaient être des lieux importants dans la formation, le maintien et la traduction des identités urbaines. Aussi avons-nous recherché nos informateurs privilégiés dans le monde de l'aménagement du territoire, de l'urbanisme et de l'architecture pour l'importance que ces acteurs jouent sur l'attrait d'une ville, sur les paysages, sur le patrimoine culturel et sur l'image de marque d'une ville. De même sommes-nous allés en chercher dans le monde de la culture et des médias, puisque ces acteurs produisent ou colportent également des représentations et des images qui interrogent sans cesse l'identité urbaine. Le monde de l'économie et du tourisme a

également été retenu comme étant le secteur qui avait le plus besoin d'une identité urbaine et régionale séduisante. Enfin, le monde politique, en tant que porteur théorique des aspirations d'une population et traducteur de celles-ci en termes de scénarios d'avenir, de définition de projets collectifs, est au centre de cette dynamique identitaire.

Le passage de l'individuel au collectif soulève en fait un problème à la fois théorique et méthodologique qui renvoie en particulier au statut des faiseurs d'identité et à l'interprétation de leurs propos. Dans quelle mesure sommes-nous en effet autorisés à inférer de nos entretiens avec quarante-cinq personnalités ce que nous avons appelé une ou des identités urbaines? Autrement dit, comment le glissement de l'individuel sectorisé à une identité globale s'opère-t-il, c'est-à-dire comment ces personnalités s'articulent-elles à la collectivité, mais aussi quelle est leur représentativité, non pas "formelle", mais "réelle"? La fameuse "loi d'airain de l'oligarchie", en vertu de laquelle les élites tendent à s'autonomiser, à se couper de la base, nous autorise-t-elle à évoquer une identité urbaine alors même que notre enquête a porté sur une catégorie bien particulière de la population des villes considérées, celle des faiseurs d'identité?

Pour tenter de répondre à ces questions, il faut d'abord rappeler que notre enquête ne s'est pas attachée à la trajectoire individuelle en elle-même de nos interlocuteurs. Ces trajectoires et les expériences qui leur sont associées nous intéressent cependant par ce qu'elles révèlent des identités collectives. Elles deviennent sociologiquement parlantes par la définition de statuts, de rôles et de types d'attachement à Lausanne et Genève. Les deux concepts de statuts et de rôles favorisent le passage de l'individuel au collectif en reliant l'individu à la structure sociale via les

différentes positions occupées par l'individu dans cette structure.

D'autre part, les personnalités interrogées ne représentent bien sûr pas un échantillon représentatif de la population des villes étudiées. Par contre, elles jouissent d'une sorte de représentativité par rapport à leurs différents groupes d'appartenance. Mais on ne peut affirmer, d'un côté, que les faiseurs d'identité reflètent fidèlement l'identité de leurs groupes, par rapport à ce que l'on a dit de l'autonomisation du groupe dirigeant par rapport à la base, pas plus, de l'autre côté, qu'ils n'usurpent cette identité. Aucun n'incarne une identité globale et unique mais ils véhiculent tous un projet collectif.

L'élaboration du guide d'entretien administré à un échantillon de ces élites urbaines s'est principalement articulée autour de deux postulats. En premier lieu, celui que l'identité devait se révéler de façon privilégiée dans la façon dont les diverses élites des deux villes se représentaient le passé, le présent et l'avenir de leur ville. Il nous semblait en effet que la dynamique qui s'instaure nécessairement entre la mémoire consciente d'une ville, la perception de son état présent et l'élaboration des divers scénarios de développements constituait en elle-même le coeur du processus identitaire à la recherche duquel nous étions. En effet, l'histoire de l'histoire laisse entendre que l'on retient volontiers du passé ce qui sert le présent et l'avenir, et que l'on projette l'avenir sur la base de ce que notre interprétation du passé nous permet de percevoir du présent. Autrement dit, si l'on demande à quelqu'un de nous raconter le passé de sa ville, d'évaluer les aspects positifs et négatifs de sa situation présente et d'imaginer un peu son avenir possible, nous obtiendrons ainsi de lui les bribes essentielles de son identification urbaine.

Un deuxième postulat a également fortement orienté l'élaboration de notre guide d'entretien. C'est celui de l'importance du rôle du territoire et de l'environnement construit dans la fixation de l'identité urbaine. En effet, le rapport au sol, au paysage et à l'espace bâti apparaît comme un élément constitutif de l'identité urbaine, comme si ces éléments étaient en quelque sorte les dépositaires de la mémoire collective d'une communauté. Certains lieux en deviennent ainsi sacrés et par là-même intouchables, comme si l'altération ou la disparition de ces espaces physiques, géographiques ou urbanistiques devait engendrer la perte de cette mémoire. C'est que la somme des expériences vécues tant individuellement que collectivement dans une région urbaine garde en mémoire le cadre dans lequel ces expériences se sont déroulées, et retraverser ce cadre permet de réactiver les images qui soutiennent l'identité. De fait, ces éléments spatiaux sont d'excellents révélateurs de l'identité urbaine.

Aussi avons-nous repris certains aspects de la méthodologie développée par Kevin Lynch pour reconstruire "l'image de la cité" et les différentes représentations spatiales que les quarante-cinq personnes que nous avons rencontrées se faisaient de leur ville. Nous avons donc par exemple insisté tout particulièrement auprès de nos interlocuteurs pour qu'ils nous indiquent les frontières de leurs espaces de référence, les lieux marquants et les différentes zones de la région urbaine considérée.

Nous nous sommes donc intéressés essentiellement aux représentations et aux images du passé, du présent et de l'avenir relatives à ces territoires émanant du discours de l'échantillon des différentes élites interviewées. Nous avons considéré ces éléments comme autant de composantes de l'édifice identitaire, et nous avons cherché à le reconstruire sous la forme d'un "florilège" ou d'un "caléidoscope"

constitués par la somme des images retenues par les "fiseurs" ou les "traducteurs d'identités" des deux villes. Cette reconstruction s'avère nécessaire car, comme l'a bien remarqué L. Quéré, "l'identité ne peut se décliner verbalement, elle n'est pas discursivement objectivable", car vu son ambiguïté et sa nature paradoxale, "l'identité ne relève pas d'une conscience claire qu'on peut décrire systématiquement, elle n'est pas un savoir de soi qu'on peut traduire en propositions, en qualifications ou formules, qu'on peut analyser et décomposer jusqu'au bout".

L'application de cette démarche aux deux cas genevois et lausannois apporte un certain nombre d'informations sur le rôle de l'identité dans les dynamiques urbaines de ces deux villes.

Deux villes, deux identités

L'identité genevoise se caractérise par l'existence du vocable "esprit de Genève" qui renvoie à trois termes interdépendants: ouverture, tolérance et cosmopolitisme. Dans ces trois traits, les Genevois entrevoient toute l'histoire de Genève à laquelle ils rattachent une série de hautes personnalités qui illustrent cet "Esprit de Genève". Plus concrètement et de manière plus contemporaine, il fait référence aux multiples et très diverses organisations internationales, à l'aéroport, lesquels se conjuguent à une économie dynamique, florissante et au rayonnement mondial.

Par ailleurs, tous les Genevois considèrent que le site de Genève est exceptionnel: "la plus petite métropole du monde" est localisée dans un cadre géographique très circonscrit, au bout du lac Léman, entre le Jura et le Salève, au pied du Mont-Blanc, dans une campagne très verdoyante et farouchement protégée.

A ces traits emblématiques correspondent des stigmates. "L'Esprit de Genève" s'endort, le rôle des organisations internationales bat de l'aile depuis l'effacement du clivage Est-Ouest, la diversité et la force économiques s'évanouissent, la crise du logement est lourde. Dans ce contexte émerge une crise politique; elle se manifeste par le syndrome de la non-décision. L'Etat est non seulement paralysé, il est encore paralysant.

A l'instar de Genève, Lausanne s'apparente au dieu Janus; elle a deux faces. L'une positive, l'autre négative. S'impose l'idée que Lausanne est une ville où il fait bon vivre tant par son climat socio-culturel que par son cadre spatial. Ce dernier est très souvent évoqué et de différentes manières: c'est d'abord la position carrefour de Lausanne qui en fait, pour les interviewés, le ; c'est ensuite sa position au bord du Léman, c'est enfin la diversité et la qualité de ses quartiers, le calme. Lausanne est ainsi hautement appréciée, d'abord par son caractère local et convivial, tout en se targuant de sa dimension cosmopolite grâce au siège du CIO, grâce à sa géographie et à sa position stratégique dans le système des transports suisse et européen, grâce à ses entreprises, ses institutions et ses organisations multiples qui rayonnent dans le monde entier.

Quasiment toutes les personnes interrogées ont répété à l'envi la phrase voulant que Lausanne soit "une belle paysanne qui fait ses humanités". Phrase très ambiguë, qui est autant de l'ordre de l'emblème que du stigmaté... Car, pour beaucoup, Lausanne n'a pas les attributs d'une capitale, ni d'une ville. Selon eux, elle n'a pas une histoire prestigieuse. Divers épisodes de l'histoire lausannoise sont retenus pour justifier ces points de vue: pour certains, l'occupation savoyarde et la domination bernoise auraient empêché qu'elle devienne une ville à part entière, restant à leurs yeux, un grand bourg; pour d'autres, les

responsabilités lausannoises dans l'échec du Major Davel font que cette ville ne peut pas être la capitale du canton de Vaud, etc.

Une autre dimension caractérise négativement Lausanne: le pouvoir politique. Comme à Genève, celui-ci est perçu comme diffus et amorphe, et la non-décision serait aussi sa principale caractéristique. De plus, mis à part ses derniers syndicats, dont certains ont une carrière fédérale remarquable, Lausanne ne compte pas, dans son passé, de personnalités hors du commun.

En lançant cette recherche, nous pensions que l'identité était historique et projective. Ce dernier qualificatif signifie qu'une ville ne se définit pas seulement par son passé et son présent, mais aussi par les projets qu'elle développe quant à son avenir. Nos données ne démentent pas cette idée bien que l'identité projective ne fasse pas l'objet d'un consensus. Ni pour Lausanne, ni pour Genève, nous n'avons pu identifier un projet qui recueille l'unanimité ou plus simplement qui suscite l'enthousiasme d'une majorité des élites consultées. D'où l'hypothèse maintes fois retenue de la "crise d'identité" commune à ces deux villes.

On l'a vu, l'identité d'une ville résulte autant de sa dynamique interne que de ses rapports avec d'autres acteurs et notamment d'autres villes. L'identité n'est pas seulement individuelle et collective, elle est aussi sociale; l'identité découle donc aussi des rapports sociaux de l'acteur. Analyser la manière dont les Genevois parlent de Lausanne et les Lausannois de Genève devrait nous permettre de rendre compte de la composante sociale de l'identité genevoise et lausannoise.

Globalement, il apparaît que les Lausannois parlent beaucoup plus de Genève que les Genevois de Lausanne. On retrouve certes dans les propos des uns et des autres la

même ironie, la même critique que chez tous les habitants de localités voisines et partant plus ou moins rivales. Pourtant, les Genevois se manifestent sous une forme beaucoup plus ironique, voire méprisante, à l'égard de Lausanne que la réciproque. Par contre, c'est "tout naturellement" que les Lausannois se tournent vers Genève quand on leur demande quelles sont les villes avec lesquelles Lausanne devrait développer des relations particulières. Spontanément, les Genevois ne souhaitent pas cette complémentarité avec Lausanne, qu'ils méprisent ou ignorent. Mais, à la réflexion, certains envisagent, depuis la crise budgétaire de l'Etat, une collaboration de raison. Plus encore, les stigmates que les Lausannois mentionnent quand ils parlent de leur ville sont les mêmes que ceux que les Genevois utilisent quand ils évoquent Lausanne. Impossible de dire qui influence qui, mais influence il y a.

Conclusions

Cette recherche s'inscrit dans plusieurs *contextes théoriques et méthodologiques* qu'il vaut la peine de rappeler avant de conclure.

1. En sociologie, le concept d'identité est relativement récent mais a rapidement été utilisé de manière diverse. C'est avec "*le retour de l'acteur*" que, sur la scène sociologique, l'identité devient un concept-clé. L'idée d'acteur est loin d'être univoque. Si parfois elle s'applique exclusivement à des individus, elle peut également concerner des groupes (familles, organisations, mouvements, villes, etc.); pour Touraine le concept d'acteur sert à désigner des individus ou des groupes qui résistent à la rationalisation et qui prennent en main le changement. De notre côté, nous avons vu que nous l'utilisions pour désigner un individu ou un groupe qui, entre autre, se construit une identité en relation avec autrui. L'identité se présente donc comme un paramètre essentiel, constitutif de l'acteur et inhérent à sa quête de distinction. D'ailleurs, un acteur sans identité est menacé d'anomie. Plus

encore, comme nous venons de le suggérer, un acteur (individu ou groupe) n'existe qu'en fonction de ses interactions avec autrui, son identité est donc nécessairement sociale, c'est-à-dire qu'elle est façonnée autant par lui-même que par les individus et groupes avec lesquels il interagit.

2. L'IREC a déjà publié plusieurs livres et rapports consacrés plus ou moins directement à l'identité. Il s'agissait alors d'analyser des régions périphériques, mais notre argumentation était à peu près la même. Rappelons deux idées-forces qui sont reprises dans cette recherche:

- L'identité d'une collectivité est un levier considérable pour agir sur cette dernière; évidemment l'identité a des conséquences totalement différentes selon qu'elle est, par exemple, de type emblème ou de type stigmaté.

- Les acteurs d'une collectivité ne sont pas nécessairement réunis par une seule identité. Selon sa position dans la structuration sociale, chacun d'entre eux façonne une identité qui peut être très différente de l'un à l'autre mais qui rejaillit sur la collectivité. Par conséquent, des luttes sont menées pour imposer une identité commune à l'ensemble des acteurs d'une collectivité.

3. Depuis ses origines, l'IREC travaille sur le phénomène urbain, auquel nous reconnaissons des dimensions historiques, morphologiques et architecturales, socio-économiques, politiques, culturelles. Dans cette recherche, nous avons souhaité mettre en relief l'existence d'une identité urbaine et suggérer qu'il est possible d'agir à partir de cette réalité. Nous ne sommes pas les premiers à le faire: les sciences de la communication (publicité, marketing, etc.) travaillent principalement sur ce niveau de réalité puisque c'est sur celui-ci que doit se baser une campagne efficace.

Plusieurs *hypothèses* sous-tendent cette recherche; il n'est pas inutile de les rappeler brièvement dans cette conclusion:

1. Comme indiqué, le phénomène urbain n'existe pas seulement en termes de morphologie et de pratiques diverses des citoyens. Le niveau des représentations - en l'occurrence l'identité - est aussi

objectif et important que les niveaux de la morphologie et des pratiques.

2. L'identité d'une ville est constituée d'un jeu d'images interdépendantes, plus ou moins changeantes, correspondant aux dimensions de la collectivité: histoire, projets, environnement construit, dynamique sociale, politique, etc.

3. Plus précisément encore, l'identité d'une ville est toujours l'image de soi qui se manifeste à la fois au niveau des multiples acteurs individuels habitant cette ville et à celui de la ville elle-même. Cette image de soi est aussi sociale, c'est-à-dire qu'elle résulte des interactions de l'acteur avec son environnement social.

4. Les images constitutives de l'identité d'une ville ne sont pas nécessairement homogènes. Certaines sont notamment des emblèmes, d'autres des stigmates.

5. L'identité se construit dans un rapport dynamique entre les images du passé, du présent et de l'avenir.

En définitive, qu'est-ce que cette recherche permet d'affirmer sur le concept d'identité?

Tout d'abord dans un effort de simplification et de récapitulation, rappelons les trois niveaux en profondeur de la réalité sociale: la morphologie, les pratiques et les représentations. Les sciences de l'homme et de la société démontrent abondamment que les trois présentent une grande dans la dynamique sociale. L'identité se situe principalement au niveau des représentations. C'est l'image de soi qu'un acteur élabore pour affirmer son unité, sa spécificité, sa distinction et sa permanence en dépit des changements passés ou futurs. Mais les identités genevoises et lausannoises résultent aussi des pratiques des multiples acteurs que ces deux villes englobent. S'ils contrôlent plus ou moins directement les transformations de leur ville, tous, certes à des degrés divers, contribuent activement à la construction de l'identité de leur ville en classant, hiérarchisant, critiquant des faits et des images. Nous avons lancé notre investigation à partir d'un petit échantillon d'acteurs membres de l'élite politique, économique, sociale et culturelle. Au-delà des

identités de chaque acteur, nous avons ainsi pu mettre en relief les principaux traits identitaires des deux villes.

En résumé, soulignons les caractéristiques essentielles de la notion identité qui entrent dans la définition des deux villes. D'abord, l'identité n'est pas fondée sur une seule image du phénomène urbain. En d'autres termes, cette identité est multi-facettes: elle comprend des images relatives à l'histoire, l'environnement construit, la géographie, l'économie, la vie sociale, les institutions, etc. Ensuite, l'identité est constituée très largement sur le passé et le présent de la ville. Le futur sert aussi à définir l'identité d'une ville, mais il est plus difficile de réunir l'approbation des acteurs sur ce point que sur les deux autres.

L'identité est positive et négative, elle est du domaine de l'emblème et du stigmaté. Si quelques acteurs ne parlent de leur ville que de manière positive, la plupart des autres portent sur elle un jugement critique et relèvent un ou plusieurs stigmates. D'ailleurs, cette attitude critique se révèle très positive en désignant les points qui nécessitent des actions rectificatrices, tant de la part des autorités que de l'ensemble des citoyens.

L'identité est essentiellement une construction sociale. Le regard d'autrui est fortement constitutif de l'identité d'un acteur, de même que la façon qu'a cet acteur de se représenter autrui révèle le vieil instinct grégaire qui consiste à dresser des frontières entre "les autres" afin de renforcer *le Nous* en définissant clairement en quoi ce "nous" est différent des Autres. Dans le cas de Genève et de Lausanne, on observe que les représentations négatives des Genevois à l'égard de Lausanne correspondent à celles, négatives, que les Lausannois expriment au sujet de leur propre ville. En revanche, les images négatives que les Lausannois se font de Genève ne sont pas les mêmes que celles, négatives, que se font les Genevois de leur cité. Cet état de fait de non-réciprocité révèle une relation de dépendance à sens unique entre deux villes dont l'une est un phare qui fait de l'ombre à l'autre qui l'admire; alors que la première, celle qui brille, peut se permettre d'ignorer totalement sa voisine qui l'envie. Quantitativement, cette dimension sociale de l'identité se révèle dans le fait que les Lausannois ont deux fois plus le nom de "Genève" à la bouche lorsqu'ils parlent d'eux-

mêmes que les Genevois ont le nom de "Lausanne" lorsqu'ils vantent l'Esprit de Genève.

Bibliographie:

Amphoux Pascal (et al.), Mémoire collective et urbanisation, IREC/CREPU, Lausanne, 1987.

Bassand Michel, Galland Blaise, Meyer Gil, et al., "Vivre dans une ville moyenne de Suisse romande", Architecture Romande, No 1, mars-avril 1990.

Galland Blaise, Leresche Jean-Philippe, Dentan Anne, Bassand Michel, Identités urbaines. Genève-Lausanne: duo ou duel, Georg, Genève, 1993

Guindani S. et Bassand M., Maldéveloppement régional et identité, Lang, Berne, 1986.

Lynch Kevin, L'image de la cité, Dunod, Paris, 1969.

Lynch Kevin, Voir et planifier: l'aménagement qualitatif de l'espace, Dunod, Paris, 1982.

Rappoport A., The Meaning of the Built Environment: a non-Verbal Communication Approach, Sage, London, 1982.

Rappoport A., Human Aspect of Human Form: Toward a Man-Environment Approach to Urban Form and Design, Pergamon Press, New York, 1977.

Sansot Pierre, "Mémoire collective et perdurances urbaines", Les Annales de la recherche urbaine, no 42, mars-avril 1989.